

VIRGINIE POREZ

LA PIONNIÈRE DE L'INVISIBLE

L'héritage d'Excalibur

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants
de *euthena.com* qui ont permis à ce
livre de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042538811

Dépôt légal : août 2026

CHAPITRE 1

LE TRÔNE DE BOIS ET LES OMBRES SILENCIEUSES

La maison de mon enfance n'avait rien d'un manoir hanté de cinéma. C'était une demeure ordinaire, avec ses craquements de charpente et ses courants d'air domestiques. Mais pour moi, chaque pièce était un territoire miné. Dès l'âge de six ans, j'ai compris que l'espace n'était pas vide. L'air autour de moi n'était pas fait que d'oxygène ; il était saturé de présences, de courants froids qui vous traversent le buste comme des lames de rasoir, et de regards invisibles qui vous fixent depuis les angles morts du plafond.

Je me souviens de l'odeur de cette époque : un mélange de cire d'abeille, de poussière ancienne et cette pointe d'ozone qui annonce l'orage. Cet orage-là, il ne venait pas du ciel, il venait de l'invisible.

Dans le coin de ma chambre, trônait une vieille chaise en bois sombre. Le jour, elle servait à poser mes vêtements d'école. La nuit, elle devenait un autel. Je me rappelle précisément ce soir de novembre où tout a basculé. La lumière de ma petite veilleuse vacillait, projetant des ombres déformées sur le papier peint. Le silence n'était pas calme ; il était épais, étouffant, comme si la pièce entière retenait son souffle.

C'est alors que je l'ai vue. Elle n'est pas apparue dans un nuage de fumée, elle s'est « densifiée » sur la chaise. D'abord un contour flou, puis une forme humaine, une vieille dame aux cheveux gris tirés en un chignon serré, vêtue d'une robe d'un autre temps. Elle était assise avec une raideur qui me glaçait le sang, ses mains décharnées posées bien à plat sur ses cuisses. Elle ne bougeait pas. Elle ne clignait pas des yeux. Elle fixait le mur en face d'elle avec une mélancolie si lourde qu'elle semblait peser sur mes propres épaules.

Mais le plus terrifiant, ce n'était pas cette dame. C'était l'ombre qui rampait derrière elle. Une masse d'un noir absolu, plus sombre que la nuit elle-même, une sorte de fumée huileuse qui semblait suinter du mur et s'enrouler autour du dossier de la chaise. Cette chose-là n'avait rien

d'humain. C'était une prédatrice. Je sentais son intention : elle utilisait la vieille dame comme un appât, une image rassurante pour m'attirer, pour que je sorte de sous ma couette et que je vienne demander : « Madame, est-ce que vous allez bien ? »

J'ai fermé les yeux si fort que j'en ai eu mal. J'ai enfoncé ma tête sous mon oreiller, sentant mon cœur cogner contre mes côtes comme un oiseau en cage. C'est à ce moment-là que le son est arrivé. Un bruit sec, méthodique. *Scratch... Scratch... Scratch...* Le bruit d'un ongle long et dur qui gratte le bois de la chaise.

Le lendemain matin, j'étais épuisée, les yeux cernés de gris. J'ai essayé de parler à ma mère. Je lui ai dit que la vieille dame ne voulait pas partir, que la chaise était « occupée ». Elle a soupiré, passant une main distraite dans mes cheveux. « Tu as trop d'imagination, ma chérie. C'est juste le bois qui travaille avec le froid. Va jouer. »

Cette phrase, « c'est ton imagination », est devenue la mélodie de mon enfance. Elle m'a enfermée dans une prison de verre. Puisque personne ne me croyait, j'ai cessé de parler. Mais je

n'ai pas cessé de voir. Pour me protéger, j'ai commencé à entasser des livres, des poupées, des pulls sur cette maudite chaise. Je voulais qu'elle soit si encombrée qu'aucune entité ne puisse s'y asseoir. Pourtant, chaque nuit, je voyais les vêtements se soulever légèrement, s'ajuster, comme si un corps invisible cherchait son confort sous mes affaires.

L'Inquiétude : Je pensais que masquer la chaise suffirait à me protéger. Je ne savais pas encore que l'invisible n'aime pas être ignoré. En lui fermant la porte de ma chambre, j'avais involontairement ouvert une brèche dans mon propre esprit. La vieille dame n'était que l'éclaireuse. La menace noire, celle qui grattait le bois, venait de comprendre que j'étais une proie de choix. Elle n'allait plus se contenter de rester dans son coin.

L'Accroche : Quelques semaines plus tard, l'air de ma chambre a changé d'odeur. Ce n'était plus la poussière, c'était le soufre. Et cette fois, la pression ne se ferait plus sentir sur la chaise de bois, mais directement sur ma gorge, au milieu d'une nuit sans lune où personne n'entendrait mon cri.

CHAPITRE 2

LE SOUFFLE DE L'ABYSSE ET LE FIL D'ARIANE

L'adolescence est arrivée non pas comme une fleur qui s'épanouit, mais comme une peau qu'on arrache. Pour les autres filles de mon âge, les tourments étaient faits de premiers émois et de changements de silhouette. Pour moi, la puberté a agi comme un amplificateur de fréquence : mon corps devenait une antenne parabolique captant les ondes de l'au-delà avec une violence insupportable.

C'est à cette période que j'ai rencontré le « Noir ». Ce n'était plus la vieille dame mélancolique du chapitre précédent ; c'était une entité sans visage, une émanation de pur néant.

Je me rappelle une nuit de juillet, une nuit où la chaleur était si lourde qu'elle semblait palpiter contre les vitres. Je flottais dans ce demi-sommeil inconfortable quand l'atmosphère de la pièce

s'est brutalement cristallisée. L'air est devenu arctique, une morsure de glace qui a figé la sueur sur mon front. L'odeur est arrivée en premier : un effluve écœurant de viande rance et de terre mouillée, de celle qu'on déterre dans les vieux cimetières oubliés.

Soudain, le vide s'est matérialisé. Une pression colossale, comme si un bloc de plomb s'était abattu sur ma cage thoracique. Mes poumons refusaient de s'ouvrir. Je voyais, au-dessus de moi, une silhouette dégingandée, une distorsion de l'espace d'un noir si profond qu'elle semblait trouser la réalité. Ses mains – si on pouvait appeler ces griffes d'ombre ainsi – étaient serrées autour de ma gorge.

Je voulais hurler, appeler mon père dont j'entendais pourtant le ronflement rassurant à travers la cloison. Mais ma voix était prisonnière de ce givre surnaturel. J'étais seule, à quelques centimètres d'une vie normale, en train de livrer une guerre pour mon dernier souffle. Chaque battement de mon cœur résonnait dans mes oreilles comme un tambour de guerre. *Boum. Boum.* À cet instant précis, j'ai compris que l'invisible n'était pas un spectacle, c'était un prédateur.